

UN MONDE, 1001 CULTURES

Rêvons ensemble nos identités

Portraits *d'identités*



Préface

Ce recueil est le fruit d'un projet collectif citoyen, porté par des femmes et des hommes nouvellement arrivés en Belgique. Né d'une conviction simple mais essentielle, chacun a une histoire qui mérite d'être entendue, appréciée, connue et reconnue. C'est en partageant ces histoires que nous construisons un bien-être collectif juste, ouvert, fraternel et solidaire.

À travers les récits de vie de dix-huit personnes aux parcours singuliers, cette publication donne à voir la richesse des expériences humaines, la diversité des appartenances, la complexité des identités.

Ici, il ne s'agit pas de figer les individus dans des catégories, mais de montrer combien l'identité est un cheminement qui évolue et change parce qu'il est traversé par des questions, des ruptures, des rencontres, des voyages, des apprentissages et des découvertes.

Des récits aussi divers que profonds, des participants qui ont accepté d'ouvrir la porte sur leur parcours, leurs doutes, leurs combats, leurs rêves...

Ancré dans une démarche d'éducation permanente, ce travail collectif ouvre un espace de parole, de réflexion et d'émancipation individuelle et collective. Il invite à se rencontrer autrement, à dépasser les préjugés, à interroger et à repenser ensemble la question de « l'identité » aujourd'hui et en perspective.

Puisse cette publication être une invitation qui suscite l'envie de connaître, d'apprendre, de comprendre et de reconnaître et se reconnaître dans sa diversité.

Que ces récits résonnent en vous comme une invitation à la réflexion, au dialogue et à la rencontre. Ecouter l'autre, c'est déjà se transformer un peu soi-même.

Chemin *d'exil,* rêve *commun*

66
Ils sont venus d'horizons lointains,
Avec des blessures dans leurs mains,
Des contes anciens murmurés en chemin,
Sous les étoiles d'un ciel incertain.

Un sac à dos plein de souvenirs,
Une langue étrangère à apprendre,
Un toit fragile à reconstruire,
Des coutumes nouvelles à comprendre.

Dans les rues froides d'une terre d'accueil,
Les cœurs battent sous le même orgueil,
Ils portent l'espoir comme une flamme,
Unis par leurs douleurs, leurs âmes.

La bureaucratie pèse comme un roc,
Les papiers, les files, un monde en bloc,
Mais au fond des regards, un éclat,
Un futur meilleur, un doux éclat.

La ville devient leur carrefour,
Un lieu où naît l'espoir chaque jour,
Main dans la main, ils bâtissent demain,
Un futur commun, un destin humain.
C'est l'histoire d'un monde, 1001 cultures.

99



Ma ville bien aimée

Alina

Je suis une résidente de la ville de Kharkov. Je suis née et j'ai vécu toute ma vie dans la meilleure ville ! Personne ne pouvait s'empêcher de l'admirer en la visitant. Depuis mon enfance, j'ai passé du temps avec ma famille, mes amis et j'ai rendu visite à mes grands-parents.



À l'époque, les enfants ne s'intéressaient ni aux ordinateurs ni aux téléphones. Tout le monde marchait ensemble dans la rue, faisait du vélo, jouait à cache-cache, soignait les blessures avec du plantain et les feuilles des arbres étaient notre argent.

L'enfance est un bonheur. Puis est venu le temps de grandir, d'étudier, de faire des études supérieures, de me trouver, de trouver un travail, une vie personnelle et tout ça. Il y avait toujours quelque chose à faire: évoluer et acquérir de l'expérience. De nouveaux domaines d'activité, de nouvelles personnes, de nouvelles habitudes, de nouveaux intérêts. Tout cela a laissé une expérience et une impression inoubliables dans ma vie.

La vie sociale fait partie intégrante de notre vie. Les nouveaux pays, les langues étrangères, l'envie d'apprendre de nouvelles choses et d'élargir mes horizons ont toujours suscité chez moi de la curiosité.

Notre vie est un voyage et une recherche de nous-mêmes et de nos possibilités.



Je suis « la fille de »

Alice

Je suis née ici, en Belgique, à Namur. Je suis née belge, d'un père belge, d'une mère belge, mais c'est quoi, être belge ? Est-ce que je suis encore belge aujourd'hui ?

En Belgique, il y a des bruxellois, des wallons, des flamands, des germanophones, des gens d'ailleurs. Ma mère est née à Stanleyville, elle a grandi à Bruxelles, son père venait de Bruxelles, sa mère de la campagne hesbignone. Mon père a grandi dans la région de Dinant, ses parents du côté de Charleroi. Mon père et ma mère ont vécu leur vie d'adulte et vivent encore à Namur. Je suis née ici. Ça fait donc de moi une namuroise, une wallonne, un peu zineke, un peu mâchi.

Mais toutes ces considérations tournent autour du territoire. Mon appartenance à un territoire est certainement un élément de mon identité. Les rues, les magasins, les fêtes du village, de la ville, du pays, l'histoire apprise à l'école, les traditions,... Mais mon passage sur d'autres terres l'ont probablement forgé aussi.

Tout comme la famille, berceau des valeurs qui m'ont construites. Une famille nombreuse, de classe moyenne, un peu réflexive, tolérante, ouverte sur le monde, où l'on aide les autres. Mes parents étaient travailleurs sociaux, longtemps engagés, militants d'une association de lutte



contre la pauvreté. Pendant tout un temps, ma mère animait notamment « l'heure du conte » avec d'autres femmes, le mercredi après-midi dans le quartier des Balances. J'aimais bien l'accompagner. J'aimais écouter le conte, mais j'aimais aussi observer ces enfants que je ne connaissais pas et qui venaient souvent d'ailleurs. J'étais aussi un peu triste

de ne pas pouvoir entrer en interaction avec eux. Je me sentais différente, j'étais « la fille de » et je ne savais pas comment entrer dans leurs jeux, eux qui se connaissaient déjà et partageaient des choses que je ne maîtrisais pas. C'était l'apprentissage de la différence, apprentissage que je cultive un peu tous les jours, apprendre à connaître le différent, à l'apprécier et à l'articuler avec le moi.



Un autre élément marquant de mon identité est la rencontre, la relation avec mon mari. Lui est chilien, issu d'une famille de trois enfants, de parents qui croient au travail pour activer l'ascenseur social, modelé dans une pensée ultra-libérale, mais un cœur d'or, curieux et généreux. Pragmatique aussi. Une invitation à rechercher l'équilibre entre son bonheur et celui des autres.

Il y a aussi la maternité. Une redécouverte de soi. Une réflexion sur ce que je suis, que je veux transmettre, une ouverture vers le futur. Une remise en question constante de mes certitudes.

Ou encore le parcours professionnel, une identité professionnelle en construction.



« Au-delà des coordonnées »

Sans visage

Je suis né d'un mélange de saveurs et d'arômes de deux terres lointaines et différentes,
Je porte en moi la richesse de deux cultures mais aussi le poids de deux rejets,
On m'a dit que je n'étais ni l'un ni l'autre.
Que je n'avais pas ma place ici, ni là-bas
On m'a jugé sur ma couleur, mon nom, ma langue, on m'a méprisé pour ma différence
Mais je n'ai pas baissé les yeux ni les bras, j'ai puisé dans ma force intérieure,
J'ai montré que j'étais plus que la somme de mes origines, j'ai développé un bouclier protecteur en titane.
Aujourd'hui, le monde a découvert que la diversité est une richesse. Que les frontières sont des illusions,
Que les identités sont multiples et fluides. Que les êtres sont uniques et précieux.
Je suis un être génétiquement différent,
Je suis le fruit de l'amour et de l'histoire, je suis le reflet de la complexité du monde.
Je suis moi-même. Je suis... l'avenir de l'humanité.

"Je me sens chez moi partout car je n'appartiens à aucun endroit".

Je suis né à 1.7153 degrés Nord, là où les étoiles dansent
au-dessus des vagues. Ma longitude, 44.7702 degrés Est,
m'a guidé vers des horizons inconnus.

Dans les eaux azurées et transparentes de l'océan, j'ai nagé
parmi les requins, les barracudas, les méduses venimeuses

et les poissons aux couleurs éclatantes. J'ai parlé avec
le dieu Triton, au fond des abysses, où les secrets des
profondeurs murmurent.

J'ai affronté des monstres sans tête, leurs ombres se mêlant aux vagues déchaînées. J'ai gravi des montagnes aux sentiers impitoyables, mes pieds foulant la roche ancienne, mes poumons aspirant l'air rare des sommets.



Les déserts brûlants m'ont accueilli, leurs sables dorés cachant des scorpions et des serpents venimeux. J'ai marché sous le soleil implacable, cherchant des oasis de rêves et de mirages.

Les savanes et les forêts m'ont offert leurs secrets. J'ai croisé des bêtes féroces, leurs yeux reflétant la sauvagerie du monde. Les oiseaux aux plumes chatoyantes ont chanté mes louanges, tandis que les gazelles gracieuses m'ont guidé vers des sources cachées.

J'ai rencontré des femmes magnifiques, aux peaux de toutes les teintes, leurs sourires comme des étoiles filantes dans la nuit. Leurs histoires ont tissé la trame de mon voyage, leurs rires et leurs larmes gravés dans ma mémoire.

Les démons m'ont tenté, leurs voix sifflantes susurrant des promesses d'oubli et de pouvoir. Mais j'ai choisi la lumière, rencontrant des anges aux ailes d'argent. Ils m'ont montré l'enfer et le paradis, les deux faces d'une même pièce.

J'ai parcouru les mers et les océans orageux, j'ai rencontré la belle déesse Nausicaa qui m'a protégé et corrigé ma route vers mon île d'Ithaque qui n'existe plus.

Aujourd'hui, je cherche simplement ma place dans un nouveau petit pays, où les rues sont pavées d'espoir et les toits couverts d'étoiles, un endroit où ne pas s'arrêter de rêver. Je suis le Voyageur des Mondes, portant en moi les souvenirs de chaque lieu, chaque étoile, chaque battement de cœur.

"L'appartenance n'est pas un effort pour un civil de rester ensemble. Ce n'est pas le réconfort d'un amour normal. L'appartenance, c'est avoir les autres en soi".

-Giorgio Gaber, artiste italien



Pour comprendre mon identité

Serena

Quand j'étais enfant, mon identité n'était liée ni à la ville où je suis née, ni à la région, ni au pays. Tout mon monde était ma famille.

Mes parents, pour moi symboles d'un amour infini, m'ont élevée dans un environnement et avec des exemples que, seulement adulte, je peux reconnaître comme avant-gardistes. Ma mère, femme forte et extravertie, était un exemple d'indépendance et de détermination. Elle m'a toujours encouragée à développer l'empathie et la créativité, à lire beaucoup et à m'informer, à aborder les autres avec gentillesse et à accueillir leurs différences. Avec elle, chaque semaine, nous essayions une cuisine différente du monde, rencontrions de nouvelles personnes et organisions des fêtes et des événements toujours originaux.

Mon père, un homme gentil mais nettement plus introverti, m'a transmis la valeur de la connaissance, de la curiosité, ainsi qu'un grand amour pour les voyages et pour l'histoire. Un homme véritablement présent à la maison, qui participait même à mes jeux d'enfant et s'occupait de la maison avec ma mère et comme elle, me permettant ainsi de grandir sans préjugés sur les rôles ou hiérarchies de genre.

Dans une Sicile empoisonnée par la mafia et ses luttes internes, surtout entre les années 80 et le début des années 90, grandir dans un environnement cultivé et aisé m'a assurément offert une enfance sereine et m'a aidée à développer plus rapidement le concept du bien et du mal. Mais cela ne m'a pas empêchée de ressentir la honte, la douleur et la colère que ce terrible cancer historico-social a créé dans la conscience de tant de Siciliens honnêtes.

Les Italiens ont toujours été un peuple de voyageurs et de migrants, hier comme aujourd'hui.

Dès la fin du lycée, et surtout une fois le diplôme universitaire obtenu, la majorité de mes camarades et amis ont quitté Catane, certains pour d'autres villes au Nord, d'autres pour l'étranger. C'est un exode douloureux, oui, mais auquel nous sommes résignés. Cela fait désormais partie de mon identité de savoir que ma ville se vide, laissant derrière ceux qui ne peuvent pas partir. Mes amis de longue date sont éparpillés dans le monde, et les occasions de se revoir sont principalement les grandes fêtes ou les vacances d'été.

J'ai commencé à reconnaître mon identité sicilienne lors de mon déménagement à Milan, dans le nord de l'Italie. Cette partie du pays toujours décrite comme plus "moderne",

industrialisée, "européenne", un lieu où migrer quand on ne vise pas directement à aller vivre à l'étranger.

Malheureusement, j'ai aussi confirmé les rumeurs sur le racisme envers les habitants du sud, appelés péjorativement "terroni", terme devenu avec le temps plus moqueur, mais néanmoins discriminatoire dans certains contextes.



Je me suis retrouvée à devoir briser des préjugés sur les habitants du Sud, comme si l'image de toute une communauté en dépendait, assumant un rôle de "porte-parole" qui ne me correspondait pas. Les années à Milan ont également été la réalisation de nombreux rêves, l'entrée dans le monde du travail et la découverte de mes compétences dans des domaines que je n'imaginai pas, l'acquisition de nouvelles compétences personnelles et professionnelles, ainsi que la découverte de nouvelles passions et de nouveaux amis.

Une fois arrivée en Belgique, il n'y a pratiquement plus de différence entre moi, femme du sud, et mon mari, homme

du nord. Nous sommes simplement tous les deux italiens. J'ai alors cherché à comprendre ce qui nous unit tous, loin des clichés faciles. Cela m'a aussi aidée à me découvrir très semblable à d'autres communautés, élargissant ainsi mon sentiment d'identité et, mieux encore, renforçant mon sentiment d'être "citoyenne du monde".

Ne pas connaître la langue m'a causé de nombreux moments sombres. Pour une personne comme moi, habituée à beaucoup communiquer, et dont la dialectique est une expression d'identité, cela a été véritablement douloureux. Comme avoir un bâillon, comme être piégée dans un cauchemar sans jamais réussir à m'exprimer. Bien que les choses se soient améliorées, cet obstacle reste pour moi une source de frustration.

Cependant, j'ai commencé à prêter attention à certains aspects de la culture belge elle-même, me consacrant davantage à l'observation et à la réflexion.

Il me faudra certainement encore des années pour en comprendre toute la complexité, mais c'est fascinant, pour moi, d'en saisir les caractéristiques et d'essayer d'adopter celles qui sont positives. Par exemple, il me semble que les gens se battent davantage pour un équilibre durable entre la vie privée et le travail.

Cela dit, je suis convaincue que mon identité est un parcours en constante évolution, qui ne cessera jamais de s'enrichir.



Respect, une valeur commune

Rafael

Je suis né dans les années 50 et j'ai vécu mon enfance et mon adolescence dans les années 60 et 70. À cette époque, le Venezuela était connu comme un pays pétrolier, c'est pourquoi de nombreuses personnes de différentes parties du monde se sont installées dans le pays dans le but d'atteindre un avenir meilleur.

Beaucoup de ces personnes ont apporté de grandes idées pour transformer une partie de notre culture grâce à leurs cultures et leurs connaissances.

J'ai grandi dans un foyer humble mais avec des qualités humaines extraordinaires. Au sein de ma famille, il y avait des opinions différentes mais nous vivions ensemble en harmonie grâce au respect qui existait entre nous.

J'ai eu des parents fabuleux et un oncle qui m'a laissé une impression positive par sa connaissance de la vie universelle malgré son éducation limitée.

Il parlait de Socrate, de Marx, de Bach et de Pink Floyd. À cette époque, à la fin de mon adolescence, je n'avais aucune idée claire de qui j'étais, moi, Rafael.

D'un côté, j'adorais les Beatles et de l'autre, j'admirais Fidel Castro. À 18 ans, j'ai eu envie de découvrir le monde. Mon oncle, que je considère comme mon maître, a semé en moi la graine de la connaissance universelle en me parlant de pays lointains et de leurs cultures différentes. À cette époque, j'ai commencé à étudier la dentisterie à l'université, mais j'ai abandonné parce que je voulais voyager, faire le tour du monde. J'ai trouvé un travail qui m'a permis d'économiser un peu d'argent pour partir en Angleterre. À cette époque, ma connaissance de la langue était faible mais j'ai pu communiquer par signes pendant les premiers mois. J'ai eu l'occasion de réaliser de nombreux voyages en Europe et de rencontrer de nombreuses personnes.



Lors d'un voyage, que nous avons fait dans un bus très particulier, avec des nationalités si différentes, c'est là que pour la première fois j'ai expérimenté qu'au fond, nous sommes tous égaux malgré la couleur de notre peau, notre origine, notre culture, etc. Nous sommes tous humains.



Ma façon de penser avait changé. L'idée qu'aucune culture n'est supérieure à une autre et que personne n'est meilleur que les autres commençait à prendre racine dans mon esprit.

De retour dans mon pays, j'ai suivi une formation d'enseignant à l'université. J'ai travaillé pendant de nombreuses années dans l'éducation des adolescents et lorsque j'ai atteint l'âge de la retraite, ma femme et moi

avons décidé de venir en Belgique puisque nos filles vivaient ici depuis quelques années avec leur mari respectif.

Je sens que mon identité culturelle s'est enrichie au fil des années et que cela m'a permis d'en apporter une partie aux personnes avec lesquelles j'ai vécu d'une manière ou d'une autre. Mon identité latino-américaine m'a permis de fonctionner au sein de la société belge sans aucun complexe.

Je suis fier d'être citoyen du monde, ce qui m'a permis d'avoir de super amis en Belgique, de rencontrer des gens incroyables venus des quatre coins du monde où le RESPECT est une valeur qui nous est commune.



Une heure pour mettre ma vie dans un sac à dos

Tetiana

Je suis née l'année où s'est produite la catastrophe d'origine humaine appelée Tchernobyl. Je suis née en République soviétique d'Ukraine. Je suis née dans une famille slave ordinaire. Je suis le seul enfant de la famille. Mon père est russe et ma mère est ukrainienne.

Dans ma famille, nous écoutons toujours des chansons russes et ukrainiennes, lisons des œuvres littéraires d'écrivains des deux régions et respectons les coutumes des deux pays et les règles, mais nous n'avions qu'une seule religion.

Au cours des années de mon enfance, de ma jeunesse et de mon adolescence, plusieurs événements se sont produits. L'effondrement de l'Union soviétique, la crise des années 90, l'approche de la fin du monde dans les années 2000, la maladie de la vache folle, la grippe aviaire, la grippe porcine, la Covid et cerise sur le gâteau, qui oppose nos deux cultures, la guerre. Je suis la représentante d'une génération unique.

J'ai toujours été active et je n'ai pas eu peur de prendre mes responsabilités. À l'école, j'étais la présidente de la classe. À l'institut, j'étais la cheffe du groupe.

J'ai trouvé un emploi et je suis devenue directrice adjointe du comité syndical, puis je suis devenu directrice du

syndicat.

Je n'avais jamais pensé me marier tôt. Mais à 22 ans je suis devenue épouse, à 24 ans je suis devenue mère. J'ai été mariée pendant 10 ans. Et je peux dire merci à Dieu pour mon fils et merci pour l'expérience que j'ai eue.

Il faut acquérir de l'expérience et profiter de tout. Même dans quelque chose de mauvais, il faut voir quelque chose de bon.

Après le divorce, une période de transformation a commencé. J'ai arrêté de compter sur qui que ce soit. Je crois en moi, je sais que je le veux, je sais que je peux le faire, je sais que je peux y parvenir. Suis-je trop sûre de moi ? Peut-être ! Mais j'ai une vie, et je veux la vivre le plus confortablement possible pour moi-même, et non pour ceux qui m'entourent.

Au cours des dernières années avant la guerre, j'ai commencé à construire une carrière, ou du moins à évoluer dans cette direction. J'allais souvent en voyage d'affaires, participais à des concours, répondais à des questions et défendais mon opinion devant la « haute direction ». J'étais parmi les 80 premières personnes sur 1000 candidats.

Beaucoup de gens pensent que tout est facile pour moi.

Mais personne ne voit combien de temps je passe à chercher des informations et à m'améliorer.

Tout le monde voit mon sourire. Peu de gens savent combien de travail et de détermination j'ai mis pour y parvenir. Après tout, il est toujours facile de juger et



d'argumenter. Il est plus facile d'être dans sa « zone de confort » et de parler des autres.

Je n'ai jamais prévu de vivre à l'étranger. Mais le jour est venu où j'ai dû prendre une décision et mettre ma vie dans

un sac à dos. On m'a donné 1 heure pour le faire. Seulement une heure s'est écoulée. À ce moment-là, mon cœur s'est brisé en morceaux. Mais j'ai pris la décision de partir pour sauver la vie de mon fils et lui donner la possibilité de vivre en paix, sans explosions, sans larmes, sans sirènes. J'ai mis mon enfant au monde. De l'est de l'Ukraine, de ma ville natale de Kharkov, la ville devenue une ville héroïque.

Maintenant, nous sommes des étrangers. Nous avons commencé notre vie avec une page blanche. Nous sommes ici en Belgique. Dans un pays dont nous ne connaissons rien, à part sa capitale et la statue du Manneken Pis.

Nous sommes désormais dans un pays que nous apprenons à connaître chaque jour davantage. Nous avons plongé dans un monde nouveau. Un monde avec son propre rythme de vie, ses propres règles et coutumes, sa propre langue.

Est-ce facile pour nous ? Non. Mais nous avançons.

Pour moi, la Belgique est devenue une « fenêtre » à travers laquelle je découvre le monde, de nouvelles cultures, de nouvelles valeurs.

Certaines choses sont difficiles à accepter. C'est vrai. Mais nous devons comprendre. Nous sommes tous différents, mais nous vivons tous sur une petite planète. Mais notre respect mutuel et notre désir de comprendre notre égalité sont la clé de l'existence prospère de l'humanité.

C'est mon histoire. C'est ma vérité. C'est ma vision du monde.



Fier de mes origines

Besnik

Je m'appelle Besnik, je suis né en Albanie en 1975, à une époque où le pays était sous régime communiste. J'ai grandi dans une famille rurale. La vie était très difficile. Nous étions pauvres, mais riches de cœur, car le respect familial et l'amour prévalaient, nous faisant oublier la pauvreté.



Dès l'âge de 7 ans, j'ai été obligé de travailler pour aider mes parents. Je me réveillais à 2 heures du matin pour cultiver le tabac, et je finissais de travailler à 8 heures du matin avant d'aller à l'école. Après les cours, je retournais

travailler sans rentrer chez moi. Mon enfance a été marquée par la difficulté de la vie quotidienne.

L'Albanie était un pays complètement isolé du reste du monde et nous faisons face à de graves pénuries de nourriture, de vêtements, et même de libertés fondamentales. Le gouvernement contrôlait tout et toute critique ou opposition était sévèrement réprimée.

Je viens d'une région du nord de l'Albanie où les traditions étaient très importantes. Ces traditions, régies par le kanun de Lekë Dukagjgin, ont eu un impact majeur sur notre vie quotidienne. Bien qu'elles renforçaient la solidarité et la communauté, elles généraient aussi des conflits, notamment à cause du système de vendetta. Cela plongeait parfois les familles dans des cycles de violence sans fin.

Aujourd'hui encore, plus de 1 000 familles sont confinées chez elles, incapables de quitter leur domicile, et les enfants ne peuvent même pas aller à l'école par peur d'être tués.

En 1990, la chute du communisme a marqué le début de la transition de l'Albanie vers la démocratie. Ce fut une période de grands changements, mais aussi de grandes difficultés. Le chaos économique et social a touché presque toutes les familles, y compris la mienne. Avec

l'avènement de la démocratie en Albanie, les vendettas se sont rapidement multipliées car chaque famille possédait une arme à feu à la maison.



Cependant, ces années ont aussi été marquées par un nouvel espoir et la possibilité de découvrir le monde extérieur. Il y a eu un exode massif où de nombreuses personnes, dont moi, avons fui sur des radeaux ou en marchant à travers les montagnes durant des semaines pour trouver une vie meilleure.

Aujourd'hui, mon identité est façonnée par mon histoire personnelle. Je suis fier de mon origine, de ma culture et de mes traditions. Elles font partie intégrante de la personne que je suis aujourd'hui, un mélange de mes racines albanaises et des expériences que j'ai vécues au fil du temps.

Bien que je vive maintenant en Belgique, ma tradition, ma culture et mon identité restent inchangées. J'aime ma décision d'être ici car j'ai de nombreux souvenirs inoubliables, à la fois de souffrance et de joie. Ces souffrances m'ont fait grandir et ont été une source éthique pour moi, façonnant la personne que j'étais et celle que je suis devenu aujourd'hui.

Je suis un Albanais du nord de l'Albanie et je vis depuis 9 ans dans un Centre de la Croix-Rouge en Belgique avec ma famille. Ma vie a été pleine de défis, j'ai passé beaucoup de temps dans les commissariats de police, les tribunaux et avec des avocats, pour gagner le droit de rester ici. Cependant, je n'ai jamais changé la culture et les traditions de mon pays.

Dans le centre, où je vis avec environ 400 personnes venant du monde entier, je sens que mon identité albanaise fait partie intégrante de ma vie. Les traditions et la culture de ma région, d'où je viens, continuent d'être pour moi une source de force et de fierté. Cela a un effet profond sur la façon dont je vois le monde et sur mes relations avec les gens.

Même si la vie dans un pays étranger est difficile, ma culture reste forte et me donne un sentiment d'identité et un but.

Mes traditions, ma langue et mes valeurs albanaises constituent une partie importante des conditions qui m'aident à survivre et à grandir dans ce nouvel environnement. Et demain que restera-t-il du legs albanais des acquisitions belges ?



Un océan de difficultés, une patience infinie

Satsita

Je suis née et j'ai grandi dans un petit village en Tchétchénie, une terre marquée par les conflits et les épreuves. Élevée par ma mère, qui n'était pas tchétchène, elle m'a inculqué les valeurs et les traditions de cette terre, profondément enracinées en moi et essentielles à mon identité.



À l'âge de 22 ans, j'ai dû quitter mon pays, laissant derrière moi tout ce que je connaissais. Arrivant en Belgique avec

un enfant dans les bras, je me suis lancée dans une nouvelle vie. Je ne parlais pas un mot de français, et l'absence de papiers faisait de chaque démarche administrative un véritable calvaire. Où que je me tourne, on me demandait des documents que je n'avais pas.

Pendant dix longues années, j'ai vécu en Belgique sans papiers, sans mutuelle, naviguant dans un océan de difficultés. Mais malgré tout, j'ai persévéré et affronté ces épreuves. Pendant ce temps, ma famille s'est agrandie et je suis devenue mère de deux autres enfants.

Aujourd'hui, je vis avec mes enfants, ayant enfin obtenu les papiers tant attendus. Je suis fière d'être restée fidèle à moi-même, malgré toutes les adversités.

Ce chemin de vie m'a appris que la culture, les traditions, les comportements et la foi d'une personne peuvent donner une patience infinie. J'ai toujours adhéré aux valeurs de mon pays d'origine, et au fil des ans, je n'ai jamais perdu ces précieuses qualités.



Amour

Rachida

Si je vais parler de mon identité, je vais commencer par mes origines, mes appartenances à une entité sociale, ceci d'une façon générale.

Personnellement je trouve que mon identité se détermine par rapport à la famille.

Cette petite entité qu'est la famille définit mes origines, mes racines et voir personnalité, bien sûr pas toute ma personnalité mais un aspect de ses constituants.

Je suis née dans une grande ville de l'Ouest algérien, d'une famille simple et nombreuses, d'une mère généreuse et d'un père affectueux.

Je ne dis pas que j'ai eu une enfance merveilleuse mais c'est ce qui a fait de moi la Rachida d'aujourd'hui.

J'ai mis le voile très jeune pas parce que je suis musulmane mais parce que ma mère et mes sœurs étions voilées. Dieu merci, après avoir grandi je n'ai pas regretté d'avoir mis le hijab.

J'ai grandi, étudié, et avec le temps j'étais sûre que je serais plus littéraire que scientifique. À l'âge de 17 ans, mon choix des sciences politiques et des relations internationales a été l'une des meilleures décisions de ma vie. Mon penchant pour la politique fait de moi l'une des premières dans mon université, mais malheureusement j'ai abandonné le

Master (mes études supérieures) parce que j'ai entamé ma carrière professionnelle dans un travail qui pourrait être le rêve de chaque algérien, sauf moi. Je ne me suis pas retrouvée pendant les dix années que j'ai passée dans ce travail.

Au cours de ces années, j'ai rencontré mon mari belge d'origine algérienne. Le fruit de notre amour est ma petite fille née en Algérie. Grâce à mon mari, nous avons pu bénéficier d'un regroupement familial. Aujourd'hui je suis ici en Belgique.



Je me suis retrouvée dans un endroit auquel j'ai l'impression d'appartenir, où je peux m'exprimer, et exprimer ma position culturelle, sociale et même politique confortablement. Maintenant je me suis retrouvée, je me sens à l'aise, en dépit de ma peur de ce qui se passera demain dans ce pays étranger avec des coutumes et des traditions qui me sont étrangères.

Personnellement, j'aspire à un lendemain heureux.



Identité, un temps, un espace et une quête pour la liberté

Safia

Bonjour tout le monde, je m'appelle Safia, je viens de Djibouti. Djibouti est un tout petit pays en Afrique de l'Est, on l'appelle aussi la corne de l'Afrique. C'est aussi un pays très chaud, parfois 48 ° en été. Djibouti compte 1 million d'habitants composé de trois communautés Afar, Arabe et Somalie, donc trois langues différentes.

Pour assurer ma sécurité personnelle, je décide de quitter mon pays, c'était une décision dure mais nécessaire. J'arrive en Belgique en 2009 au mois de juillet, je me rappelle que j'avais froid. Je demande l'asile, 5 mois après j'obtiens ma carte de séjour, j'ai décidé de m'installer sur Namur, car je parlais déjà le français dans mon pays, ce qui était plus facile pour échanger avec les gens, plus particulièrement une voisine en face de chez moi.

Plus on discutait plus on commençait à se connaître. Un weekend, elle m'a fait goûter des moules-frites. Elle m'a dit que c'est une des spécialités gastronomiques Belge. J'ai beaucoup aimé et je les prépare chez moi de temps en temps. À mon tour je lui apporte des plats djiboutiens qu'elle a aussi intégrés dans ses habitudes.

Un jour ne comprenant pas pourquoi elle avait placé sa maman en maison de repos. Je lui en ai demandé la raison, car chez nous en Afrique il n'y a pas de homes.

Elle me répond gentiment qu'elle n'a pas le temps de s'en occuper. J'ai compris que le temps jouait un rôle essentiel en Belgique alors que chez moi on a le temps pour tout. C'est peut-être une des raisons pour laquelle l'Afrique ne se développe pas. Aujourd'hui je fais attention au temps et je suis mieux organisée.



Mais la culture Belge qui m'a le plus marquée et qui a eu le plus d'influence sur moi, c'est celle de la liberté individuelle dans laquelle il y a une valorisation des libertés, c'est-à-dire liberté de pensée, liberté des choix... car en Afrique les cultures sont influencées par la communauté ou la famille.

J'ai osé dire non à certaines traditions de chez moi telle que l'excision car j'ai reçu beaucoup d'informations sur cette pratique dont j'ignorais les impacts négatifs sur la santé physique et mentale de la femme. Grâce à l'asbl GAMS dont je suis membre, j'ai même réussi à convaincre certaines de mes proches d'abandonner l'excision.



Donc depuis que je vis en Belgique, j'ai appris que chaque individu a le droit de vivre selon ses propres choix, et convictions.

Personnellement je trouve que je me sens plus libre pour prendre des décisions, être indépendante, voir les choses d'une autre manière. Voilà pourquoi je revendique la même chose. Je souhaiterais que l'on me laisse l'opportunité de me vêtir comme bon me semble, qu'on me laisse porter le voile librement car Je ne suis pas une femme soumise ni forcée à le prendre. C'est un choix fait en toute âme et conscience.



Le mélange des cultures

Marie

Je suis née et j'ai passé une partie de mon enfance loin de la patrie de mes parents, de tous mes proches. Je suis née en Asie centrale. En Turkménie solaire. La Turkménie, comme tous les pays d'Asie centrale est célèbre pour son hospitalité et sa convivialité.

Malheureusement, pour des raisons familiales, dont j'ai du mal à me souvenir, ma famille et moi avons dû retourner en Russie, dans le Caucase du Nord.

Pour moi, un enfant qui vient de terminer la 5e année de l'école primaire, au début, il était difficile de s'habituer à tout, à une nouvelle vie, à une nouvelle école, aux nouveaux professeurs, à de nouveaux amis et camarades de classes.

Malgré le fait que presque chaque année je suis allée avec ma famille en vacances d'été chez mes proches en Russie, pour moi tout était étranger.

Mon cœur d'enfant a été déchiré par le désir de ma patrie, de ma Turkménie, de tout ce que j'ai dû laisser. Mais la vie doit continuer. Lentement, je me suis habituée à une nouvelle vie, en me rapprochant de la culture et des traditions de mon peuple ethnique et des peuples du Caucase du Nord. Je suis diplômée de l'école, de l'institut. Je me suis mariée. J'ai eu un fils.



À l'âge de 23 ans, encore une fois pour des raisons familiales, j'ai quitté la Russie. Arrivée en Belgique avec mon mari et mon petit enfant, j'ai commencé une nouvelle vie à laquelle presque tous les étrangers sont confrontés. L'ignorance de la langue, manque de documents, d'assurance maladie, etc...

La seule chose que je savais sur la Belgique c'est qu'elle produit certains des meilleurs tapis et des seringues médicales.



Dans ma vie a commencé une période de lutte et de survie dans ce nouveau pays.

Ayant vécu dix longues années sans papiers, je n'ai pas

baissé les bras, je n'ai pas perdu confiance en le meilleur. J'ai eu un deuxième enfant, pour lequel je suis reconnaissante à Dieu.

Malgré toutes les difficultés, j'ai aimé la Belgique. Bien sûr, chaque pays a ses avantages et ses inconvénients. Mais je suis optimiste dans la vie et j'essaie de ne remarquer que les avantages autant que possible.

Aujourd'hui, je vis avec ma famille et j'ai finalement reçu les documents tant attendus.

Bien sûr chacun des pays dans lesquels j'ai vécu a laissé sa marque, sa contribution à mon développement, ma formation en tant qu'individu.

Je porterai toujours en moi les cultures de l'Asie centrale et du Caucase du Nord.



Une époque de troubles et de violence

Besmira

Je m'appelle Besmira Vuçaj. Je suis né à Velipoja, Shkoder, en 1985. Mon enfance a été marquée par des épreuves que peu d'enfants devraient connaître. J'ai grandi dans une époque de troubles et de violence, où la guerre civile et les enlèvements massifs semaient la terreur parmi la population. Je suis la deuxième de quatre enfants : j'ai un frère aîné et deux frères plus jeunes. Mon père était pêcheur et j'allais toujours en mer avec lui, j'étais «la fille à papa» et pour moi, il était mon héros. Il m'a appris de précieuses leçons de vie qui ont façonné ma personnalité et m'ont aidé à relever les défis de la vie. Ma famille vivait dans la peur constante des conflits qui détruisaient notre pays. Chaque jour, nous entendions parler de nouveaux actes de violence et petit à petit, cette incertitude a changé ma vie.

J'adorais l'école et je voulais apprendre, mais à cause de la guerre et des enlèvements qui n'épargnaient même pas les enfants, j'ai été obligé d'arrêter l'école. Ce fut une douleur profonde: voir mes rêves et mon éducation détruits par la peur et l'incertitude m'a laissé une marque indélébile. Cependant, ma famille est restée unie pendant ces moments difficiles. Nous avons traversé ces épreuves ensemble, trouvant la force dans notre amour et notre solidarité.

Aujourd'hui, en réfléchissant à cette période, j'apprécie la résilience que j'ai dû développer pour continuer à avancer. Mon enfance a fait de moi la personne que je suis aujourd'hui: résiliente, déterminée et prête à relever tous les défis de la vie. Mon père et mon frère aîné ont dû quitter le pays en raison de difficultés économiques et nous étions confinés à la maison, jour après jour. Et tout le fardeau des difficultés est tombé sur ma mère qui a pris soin de nous, et pas seulement de ses propres enfants mais aussi de mes grands-parents. Notre mère a travaillé sans arrêt et a fait preuve d'une patience et d'un dévouement extraordinaires pour nous offrir des opportunités pour un avenir meilleur à une époque où les opportunités étaient limitées et où la vie était incertaine.



À cette époque, l'aide et le sacrifice de notre mère étaient essentiels pour la survie et la stabilité de la famille. Même si ce fut une période difficile, elle nous a appris à apprécier l'importance de la famille, du sacrifice et de l'engagement, des valeurs qui restent profondément dans nos vies. Le rêve d'aller à l'école s'est éteint, mais je ne l'ai jamais laissé tomber. Enfant, je regardais toujours les chaînes de télévision étrangères pour m'occuper l'esprit, même si je ne pouvais plus aller à l'école. Lorsque des invités venaient chez nous, en particulier ceux qui avaient beaucoup étudié, je leur posais régulièrement des questions sur l'école et l'éducation. Une chose importante que j'ai toujours faite a été de maintenir la télévision sur des chaînes parlant de médecine et de santé, car mon rêve a toujours été et reste toujours d'être infirmière. Ce rêve ne s'est jamais réalisé, mais j'ai étudié uniquement grâce à la télévision.

Issue d'une famille traditionnelle, je me suis fiancée très jeune. J'ai été fiancée pendant plusieurs années, puis je me suis mariée. Dieu m'a accordé quatre étoiles : trois fils et une fille. Après de nombreuses années de difficultés en Albanie, ma famille et moi avons pris la grande décision de venir en Belgique, dans l'espoir d'une vie meilleure.

À notre arrivée en Belgique, nous avons été dirigés vers camp d'accueil de la Croix-Rouge. Ce fut une expérience éprouvante en tant qu'épouse, et mère de quatre enfants. Les conditions étaient rudimentaires et chaque jour apportait ses propres défis. Il est nécessaire de garantir la sécurité et le bien-être des enfants dans un environnement dangereux, en essayant de maintenir l'espoir d'une vie meilleure. Les nuits étaient souvent longues et froides et les enfants avaient du mal à s'adapter à cette nouvelle

réalité. En tant que mère, j'ai dû trouver des moyens de reconforter et d'encourager mes enfants tout en luttant contre mes propres peurs et insécurités. Le soutien des autres femmes du camp et des volontaires de la Croix-Rouge a été inestimable, créant des liens de solidarité qui nous ont permis de continuer.



Nous vivons depuis neuf ans dans ce camp et cela a eu un effet profond sur mon moral. L'insécurité et les conditions de vie difficiles pesaient lourdement sur notre quotidien. C'est dans ce camp qu'est né mon petit fils, un rayon de lumière dans un environnement souvent sombre et oppressant.

Chaque jour en Belgique, depuis le premier jour jusqu'à aujourd'hui, alors que nous sommes depuis presque neuf ans ici, nous comprenons que les décisions qui affectent notre destin ne sont pas prises pour nous en tant que famille, mais au nom de l'Albanie.

Tout effort pour construire un avenir plus sûr semble être lié à une décision qui ne dépend pas de nous, mais d'un système qui nous considère comme des chiffres et non comme des êtres humains avec des rêves, des espoirs et des sacrifices.



Entre tradition et modernité

Xhevdet

Je suis né en 1965 dans le village de Novosej, dans la région de Kukës, au nord de l'Albanie. Mon enfance s'est déroulée dans une grande famille, entouré de mes deux frères, ma sœur, ainsi que de mes cinq oncles et deux tantes. Notre village était animé par une véritable harmonie, où cousins et cousines grandissaient ensemble, partageant traditions et valeurs transmises de génération en génération.

Cependant, cette enfance, bien que chaleureuse sur le plan familial, s'est déroulée sous l'ombre du régime dictatorial d'Enver Hoxha. À cette époque, tout était sous contrôle. L'information était quasiment inexistante : un seul poste de télévision pour tout le village, aucun journal libre. L'État décidait de tout, et chacun devait travailler pour lui, sans possibilité de choisir son propre chemin. La dictature imposait des restrictions sévères, limitant les libertés individuelles et la possibilité de rêver d'un avenir différent.

En 1987, je me suis marié. Après la chute du régime en 1990, nous avons pu enfin construire notre propre maison dans notre village natal. Petit à petit, nous avons bâti une vie indépendante, avec notre cheval, notre vache, cinq moutons et quelques poules. Nous cultivions nos terres, vivant au rythme des saisons et de la nature.

Mais la vie nous a amenés ailleurs. En 2000, nous avons

quitté Novosej pour Tirana, la capitale, dans l'espoir d'une vie meilleure. Là-bas, j'ai travaillé comme agent de sécurité, tandis que ma famille s'adaptait à la vie urbaine. Ce changement n'a pas été un déracinement total, car à Tirana, je retrouvais mes frères et mes cousins qui, comme nous, avaient quitté le village. Tirana représentait un nouveau départ, un espace où nos enfants pouvaient aspirer à un avenir différent.



Puis, en 2008, notre fils aîné est parti en Belgique pour poursuivre des études en comptabilité. Deux ans plus

tard, le 17 décembre 2010, ma femme, nos trois autres enfants et moi-même l'avons rejoint, cherchant une fois de plus un avenir plus stable et plus prometteur. Là encore, nous n'étions pas seuls. À Namur, nous avons retrouvé la famille de mon épouse et d'autres proches, déjà établis en Belgique depuis les années 90.



Grâce à notre détermination, nos enfants ont pu poursuivre leurs études et s'épanouir dans des domaines qui leur tiennent à cœur. Mon fils aîné est devenu expert-comptable et a fondé sa propre fiduciaire. Ma fille, elle aussi comptable, travaille à ses côtés. Mon troisième fils est menuisier et travaille à la Ressourcerie namuroise, tandis que le dernier, diplômé en droit des affaires, a ouvert son propre restaurant.

Mon parcours a été marqué par des défis et des changements, mais à chaque étape, j'ai su trouver un équilibre entre tradition et modernité, entre mes racines et les opportunités offertes par un nouveau pays.

Aujourd'hui, je regarde ma famille avec fierté, sachant que malgré les obstacles, nous avons su avancer, ensemble, toujours guidés par l'espoir d'un avenir meilleur.



L'identité culturelle, importante ou limitante ?

Xhelal

Je m'appelle Xhelal Lila, et je suis Albanais. Je suis né à Tirana le 1er avril 1981. Après avoir terminé mes études traditionnelles, je me suis engagé dans l'armée et j'ai fréquenté l'académie militaire de 2001 à 2004. En 2006, j'ai participé à une mission de maintien de la paix des Nations Unies en Irak, où j'ai passé six mois à Mossoul et à Bagdad. Là-bas, j'ai découvert l'enfer et vu des choses indicibles qui m'ont marqué à vie. Ceux qui connaissent la guerre n'aiment pas en parler ; ceux qui ne la connaissent pas directement en parlent souvent avec légèreté.

Mon identité albanaise a joué un rôle crucial dans ma réinsertion dans la société civile après mon expérience militaire en Irak. J'y ai été témoin des horreurs les plus atroces que l'être humain peut commettre contre ses semblables. La culture albanaise, où le noyau familial est le pilier central, m'a permis de me sentir protégé, accepté et compris. Elle m'a également donné les outils pour faire face à la vie. Toutefois, cette forte appartenance culturelle peut aussi se révéler limitante dans les relations avec ceux qui se trouvent en dehors du cercle familial ou de la communauté. Elle crée des barrières envers le monde extérieur, enfermant dans une bulle.

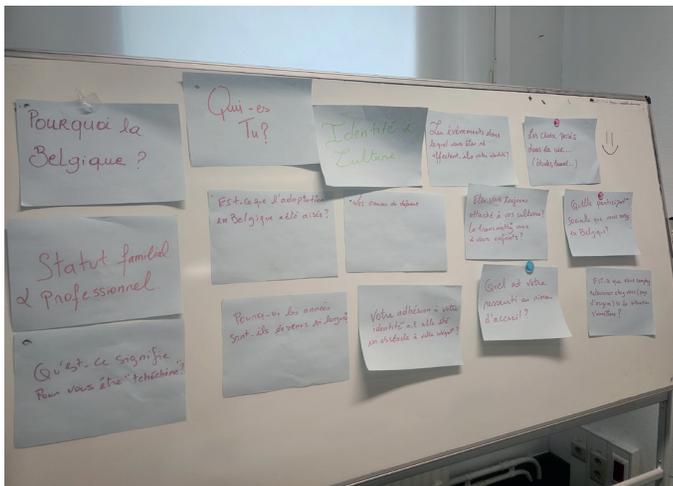


En 2008, j'ai été déployé pour une seconde mission de maintien de la paix et suis retourné à Mossoul, avec des responsabilités également à Bagdad. À la fin de cette mission en 2009, j'ai été basé en Albanie jusqu'en 2013. Cette année-là, j'ai décidé de quitter l'armée et, avec ma femme et nos quatre enfants, j'ai émigré en Belgique en quête d'un avenir meilleur, surtout pour nos enfants.

Mon arrivée en Belgique a été une véritable libération. Cela m'a permis de briser ces chaînes oppressantes et de m'ouvrir aux autres. Pendant un an, nous avons été logés dans un camp de premier accueil, attendant notre sort juridique. En 2015, nous avons reçu une réponse positive et obtenu nos documents pour résider en Belgique. Nous nous sommes installés à Namur et avons commencé notre aventure à la recherche d'un appartement. Après avoir trouvé un logement, nous avons inscrit nos enfants à l'école.

Aujourd'hui, je m'interroge sur ce que signifie « être » albanais. Est-ce une condition positive ou négative pour ma vie ?

L'appartenance à une identité culturelle forte est d'une importance capitale tant que l'on vit au sein de la société d'origine, mais elle devient limitante si l'on réside dans une société différente et que l'on doit s'y intégrer.



Pour ma femme et moi, une nouvelle aventure a commencé : apprendre la langue française. Nous avons suivi des cours de 2017 à 2024. En 2024, nous sommes devenus citoyens belges. Nous sommes bien intégrés avec nos voisins, dans notre quartier et dans la société.



S'installer dans une culture, enrichir une spiritualité intérieure

Marina

Je suis née dans une petite ville d'un immense pays. Un pays que vous ne trouverez plus jamais sur la carte du monde moderne. C'est maintenant le territoire de l'Ukraine, la région d'Odessa. J'ai passé mon enfance et ma jeunesse dans une région qui abrite un très grand nombre de nationalités. L'enfance est une période magique pour nous tous. Une époque où l'on croit aux miracles, une époque où nos petits problèmes nous semblent un obstacle insurmontable. J'ai eu la chance d'avoir une enfance heureuse dont je garde les meilleurs souvenirs.



C'était l'époque où le slogan « tout le meilleur pour les enfants » n'était pas que des mots.

J'ai eu la chance que, dès les premières années de la vie, mes pairs et moi-même avons eu une attitude intéressée envers la culture d'un peuple multinational. Pendant des dizaines, voire des centaines d'années des gens de nationalités différentes et respectueuses ont vécu côte à côte et de nombreuses coutumes, traditions et même plats se sont entrelacés.

J'ai eu d'autant plus de chance que je suis moi-même d'une famille multinationale.

Je suis vraiment désolée qu'en tant qu'enfant je n'aie pas toujours écouté les histoires de mes grands-parents sur notre famille, leurs ancêtres. Bien plus tard, au fil des années, tout cela est devenu très intéressant pour moi, mais malheureusement, ils ne sont plus en vie.

L'identité personnelle n'émerge pas immédiatement. À mon avis, elle passe par plusieurs étapes à mesure que nous grandissons et découvrons le monde. La même chose se produit avec notre identification culturelle. Chez les humains, les valeurs culturelles se forment dès l'enfance et se constituent tout au long de la vie.

J'étais adolescente lorsque l'Union soviétique s'est effondrée. Enfant, je ne comprenais pas pleinement l'horreur de cette période. En grandissant, j'ai réalisé à

quel point c'était difficile pour mes parents, qui avaient trois enfants, de survivre à ces années de manque d'argent et de nourriture dans les magasins, sans parler des vêtements ou de quelque chose de plus cher.

Ma mère s'est retrouvée sans travail, mon père a reçu un diagnostic de cancer.

Je ne veux pas me souvenir de cette période.

J'ai grandi. Après avoir terminé l'école, j'ai quitté la maison de mes parents pour étudier dans une grande ville. A 23 ans, je me suis mariée et j'ai donné naissance à mon fils.

Une vie ordinaire, comme celle de tout le monde : « métro, boulot, dodo ... ».

Mais je cherchais quelque chose pour briser cette routine et en même temps, j'essayais de combattre mes peurs intérieures. J'ai commencé à plonger dans des trous de glace en hiver, j'ai sauté plusieurs fois en parachutes.

Une autre étape compliquée de ma vie a été mon divorce, 10 ans après le mariage.

En décembre 2013, mon mari actuel et moi avons commencé à vivre ensemble. Et en janvier, des émeutes et des manifestations ont éclaté dans le pays, qui ont conduit à un coup d'Etat. Ce sont des événements bouleversants qui conduit à la guerre dans l'Est de notre pays, une guerre locale qui a duré jusqu'au 24 février 2022. Je n'oublierai jamais ce jour.

Mon mari officier, était en mission dans l'Est de l'Ukraine, dans la région frontalière avec la Russie. Mon fils, étudiant, rendait visite à son père à cette époque dans la région de Kherson. Cette région a été annexée par la Russie dès le

premier jour de la guerre. Et moi, j'étais seule avec ma fille d'un an, dans une ville militaire.

Des missiles russes ont visé des infrastructures militaires, c'est ainsi qu'a commencé ma nouvelle vie hors de chez moi, d'abord dans l'Ouest de l'Ukraine, et à partir de la fin du mois de mars 2022 en Belgique. Je n'ai jamais voulu changer aussi radicalement de vie et déménager dans un autre pays. J'étais sûre que j'allais passer plusieurs mois ici et rentrer chez moi. Mais cela dure depuis presque trois ans. Je suis extrêmement reconnaissante à la Belgique pour son accueil.

De parfaits inconnus m'ont ouvert les portes de leur maison, m'ont entouré de soins et m'ont aidée à régler toutes les questions administratives. Nous avons toujours une excellente relation. Tout ce qui nous est donné dans la vie l'est sous forme d'expérience.

S'installer dans un nouveau pays sans connaissance de la langue, de la culture, des coutumes, des lois, des démarches administratives, cela demande un investissement de force morale et physique.

Mais cela peut enrichir notre vie culturelle et spirituelle intérieure, nous faire des amis ou même fonder une famille. La vie est courte. Et, surmontant toutes les difficultés sur notre chemin nous avons besoin d'avoir le temps de vivre et de profiter de la vie.

Parce que la vie est un cadeau. Elle est unique et belle.



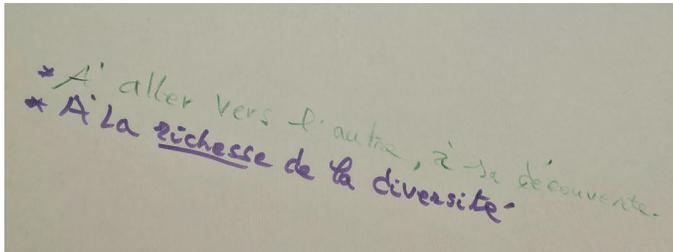
S'adapter n'est pas se renier

Sylvère

Je suis Sylvère Nimpagaritse, un exilé d'origine burundaise, je suis également belge, désormais ma deuxième nationalité.

De gardien de la Constitution à exilé : c'est mon voyage de résilience et d'espoir.

Dans les couloirs silencieux, tapissés de velours du palais de la justice, j'étais déterminé à défendre ce Livre d'or qui garantit la liberté de tous, la Constitution. Veiller sur l'intégrité de notre loi fondamentale, c'était ma mission.



Mais le vent du changement soufflait, et pas dans la bonne direction. Assoiffé de pouvoir, le président tissait une toile de mensonges et de fraudes.

Chaque jour, l'étau se resserrait autour de moi et de ma famille. Puis vint ce jour fatidique où l'on me demanda l'impensable : avaliser un coup d'État constitutionnel par un faux arrêt.

Dans un contexte de manifestations et de tensions politiques qui avaient déjà fait plusieurs morts et surtout, face à cette attaque frontale contre mes principes, mon refus fut catégorique.

Une nuit, sous menace de mort, le cœur lourd et l'âme en peine, mon épouse et moi avons pris la décision la plus difficile de notre vie : fuir notre terre natale. Le chemin de l'exil fut un véritable déchirement.

Chaque kilomètre nous éloignait de nos racines, de nos souvenirs, de notre identité. Nous avons d'abord trouvé refuge au Rwanda voisin, avant que la Belgique ne nous ouvre ses bras, offrant un havre de paix à notre famille meurtrie.

Arrivés le cœur lourd et l'avenir incertain, nous avons été accueillis avec compassion et humanité. L'octroi de la protection internationale fut notre bouée de sauvetage. Grâce au HCR, à Fedasil et à Caritas International, nous avons bénéficié d'un toit et de conditions de vie dignes. Ce geste d'hospitalité fut un réconfort inestimable dans un moment de vulnérabilité. Je ne peux qu'exprimer ma profonde gratitude envers la société belge.

Pendant, tout ne s'est pas passé comme sur des roulettes. Notre parcours d'intégration s'est vite heurté à

des obstacles inattendus. Le système d'insertion socio-professionnelle, censé nous aider à nous reconstruire, s'est vite révélé être un labyrinthe très complexe.

Nos diplômes et notre expérience, fruits de tant d'années d'efforts, se sont soudain retrouvés dévalorisés. Ce mur invisible d'exclusion a créé en nous un profond sentiment de frustration. Nous étions prêts à contribuer pleinement à notre société d'accueil, mais les portes de l'emploi qualifié semblaient obstinément fermées.



Face à ces épreuves, j'ai compris une vérité essentielle: s'adapter n'est pas se renier. Faire le deuil de notre vie passée ne signifiait pas l'oublier, mais l'honorer en construisant un nouvel avenir et avancer bon gré malgré. Nous avons choisi de positiver, de voir les opportunités plutôt que les obstacles.

Au fil de mon parcours d'exilé, j'ai développé ce que j'appelle une identité «rhizomique». Comme ces plantes aux racines multiples et interconnectées, je me suis ouvert à la richesse culturelle de ma terre d'accueil tout en restant profondément ancré dans mes origines. Chaque nouvelle découverte a enrichi ma vision du monde, créant de nouvelles connexions dans mon esprit.

Cette ouverture ne signifie en aucun cas un reniement de mes racines. Mon identité culturelle burundaise reste une partie intégrante et précieuse de qui je suis. Je porte en moi la sagesse de mes ancêtres et les traditions de mon peuple, tout en m'adaptant et en m'enrichissant au contact de ma nouvelle vie.

Je suis convaincu que cette approche «rhizomique» de l'identité est non seulement bénéfique pour les individus comme moi, mais aussi essentielle pour construire des sociétés plus ouvertes, tolérantes et riches de leur diversité.

Mon histoire est un témoignage de résilience, d'adaptation et d'espoir.

Elle montre que même face aux plus grandes adversités, il est possible de se reconstruire, de s'enrichir de nouvelles expériences, tout en restant fidèle à ses valeurs fondamentales. C'est un message d'espoir pour tous ceux qui, comme moi, ont dû quitter leur terre natale en quête de sécurité et de liberté.

Souvenez-vous : nos racines nous définissent, mais ce sont nos branches qui nous permettent de grandir et de nous épanouir dans de nouveaux horizons.



Au-delà de mes frontières identitaires

Nermin

Qui suis-je ?

Une femme, une maman, une fille, une épouse, une sœur, une amie, une cousine, une femme active et une femme engagée... Une femme traversée par une force féminine mais également masculine. Un être de passage dans cette expérience qu'est la vie.

Je suis née le jour de la communauté française, à Namur, je suis wallonne, je suis belge. Je suis Kumanovare, c'est même mon nom ! Je suis albanaise, de Macédoine du Nord, mes parents ont immigré en Turquie, je suis également turque puisque cet exil m'a impacté dans qui je suis. Ma famille a immigré en Turquie après avoir quitté la « Yougoslavie ». Ah cette grande Yougoslavie, qui sous l'occupation du Ministre Rankovic a opprimé les peuples, les ethnies dont celle de mes parents et tant d'autres...

Je suis tombée amoureuse et je me suis mariée à un Kosovar et j'épouse aussi le Kosovo. Je suis Kosovare....mon arbre paternel, « mon fis » est d'un village de Shkodra, d'Albanie.

L'étymologie de mon prénom est arabe et persane, En persan ; il signifie douceur, délicatesse, gentillesse. Mais, je ne le suis pas toujours ! Pas sage !

Je parle le français, le turc, l'albanais, j'ai des notions de macédonien, et même de wallon et d'anglais.



Je suis tout ça à la fois et rien de tout ça.

J'ai même été polonaise à l'université... pour ne pas me faire recaler.

Jeune, c'était parfois compliqué, parfois, je me sentais « bâtarde de l'Est » !

Lorsqu'on me posait la question « tu es quoi ? » , c'était compliqué pour les autres, mais pour moi aussi !

Pour beaucoup de belge, je n'étais pas belge...

Pour certains albanais, je n'étais pas albanaise...

Pour certains turcs, je n'étais pas turque...

Mon côté wallon n'était jamais perçu par les autres !

Bousculée et bafouée par les préjugés, j'ai longtemps été emprisonnée par la perception des autres, leur idée de ce que je devais faire, comment faire, quoi faire, quoi dire....

A la quête de « qui je suis ? » , « d'où je viens » à 21 ans, j'ai entrepris un voyage au cœur des Balkans sur la route de mes parents, de mes arrière-grands-parents...

Il m'a fallu du temps, des années – mais j'ai refusé de me laisser enfermer, je me fous du regard et des dires des autres.

Libre et indépendante, je suis créative et bienveillante.

Une guerrière pour la paix, parfois rêveuse et idéaliste, mais toujours engagée.

Moi j'aime être dans l'instant, j'ai arrêté de revenir sur mon passé, je l'ai accepté, j'ai arrêté de me projeter dans ce demain qui de toute façon viendra.

Moi j'aime être dans l'instant et savourer chaque moment.

Le temps passe trop vite, j'aime être présente au présent.

J'aime me nourrir de nos échanges et des cadeaux que la vie me présente, des rencontres que je fais, des relations construites, de mes mentors de vie, des lectures commencées, de livres inachevés et de ceux terminés...

J'aime comprendre, j'aime apprendre. J'aime mettre un point d'honneur à relever la signification et le sens... sans les figer définitivement.

J'aime questionner la réalité, ma réalité. L'écho de mon monde sans frontière...

Une certitude, je suis précieuse, unique et de passage dans cette vie.



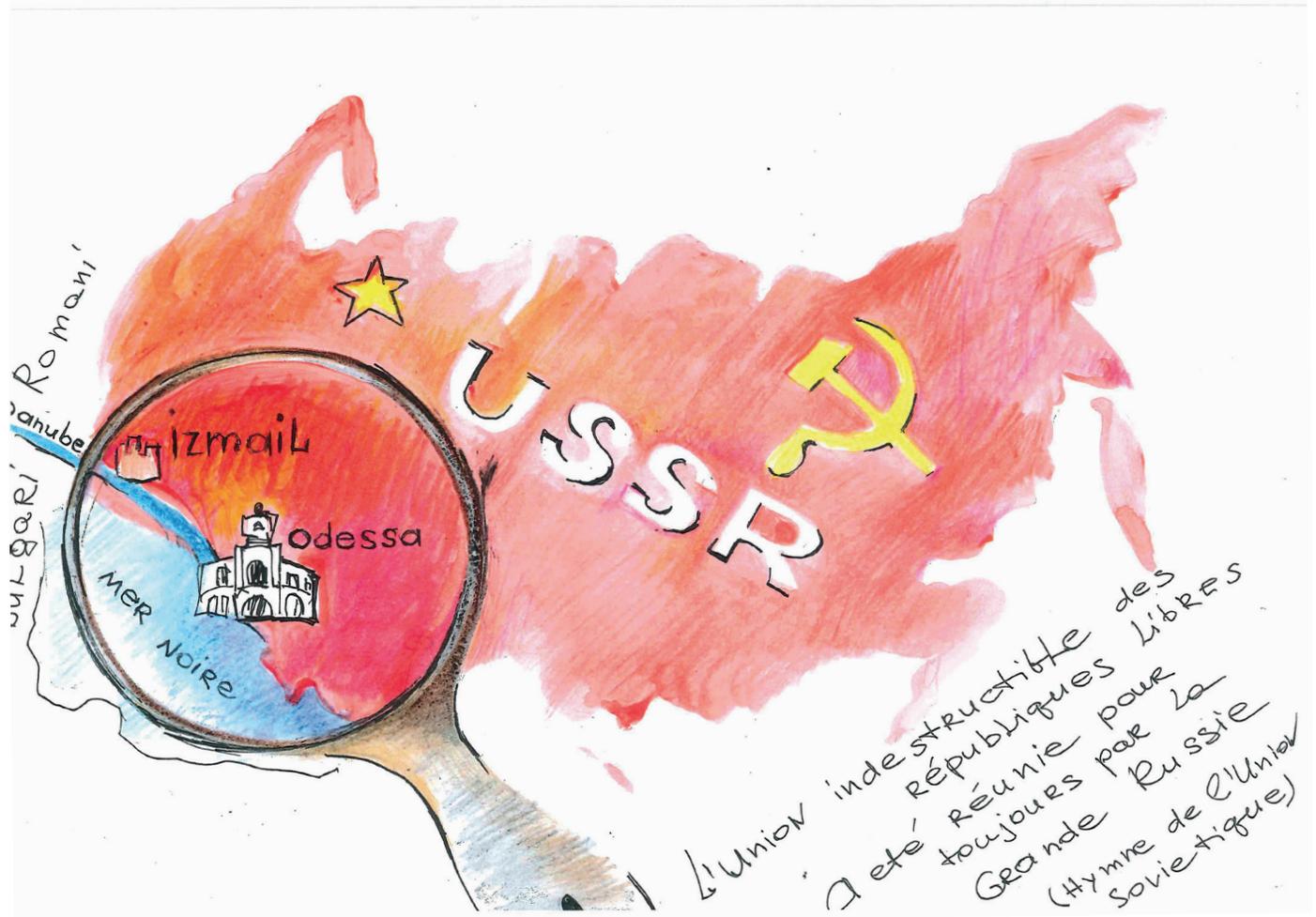
Un pays qui n'est plus sur la carte

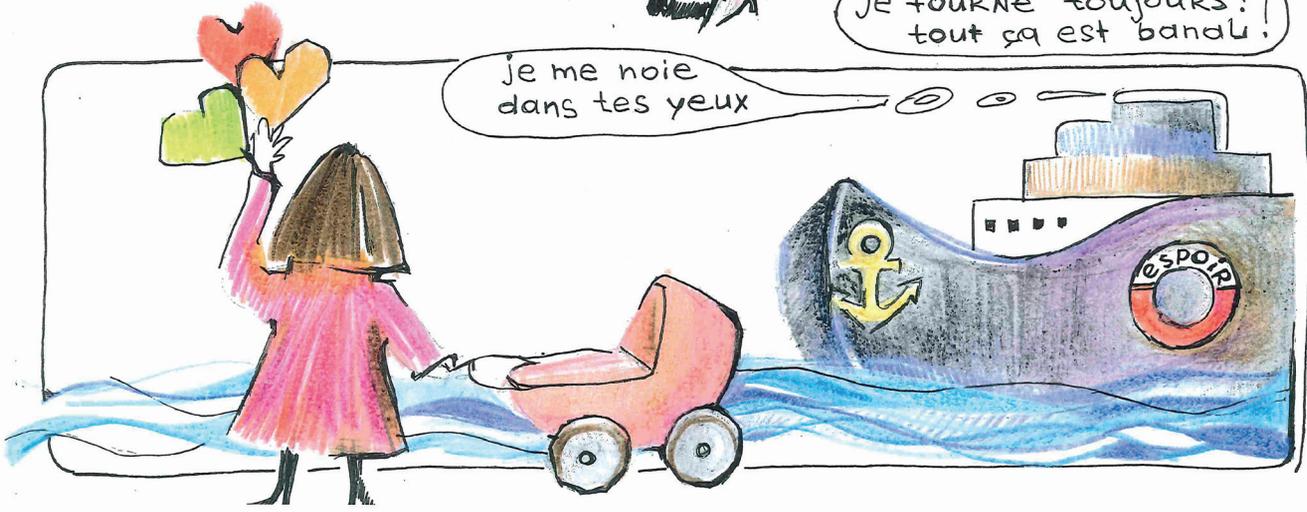
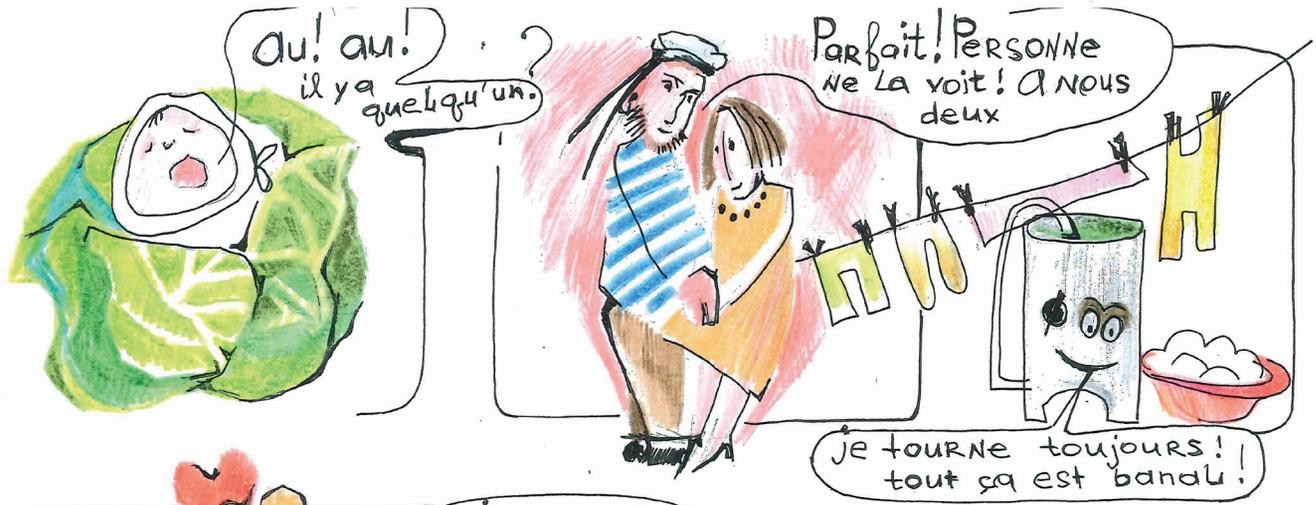
Inna

Mon parcours **aventureux**
dans la vie ont façonné ma **personnalité**
dans un pays qui n'est plus sur la carte
Mais qui est resté dans mon 

Merci tous mes professeurs et mentors,
qui ont mis dans ma **Personnalité** l'amour
de **L'art**, de la **Littérature** et de
L'histoire.

C'est pour moi la richesse de chaque
pays et de chaque peuple.
Cela me permet d'être conscient
de ce que j'ai et de ce que
je suis.









Pushkin



Gogol



Tolstoi



Suvorov



Nous avons
tout appris
petit à petit
quelque chose
et quelque
chose

Pour éduquer l'autre
nous devons nous
éduquer avant tout

Peu importe combien
vous vivez, vous devez
apprendre toute votre vie

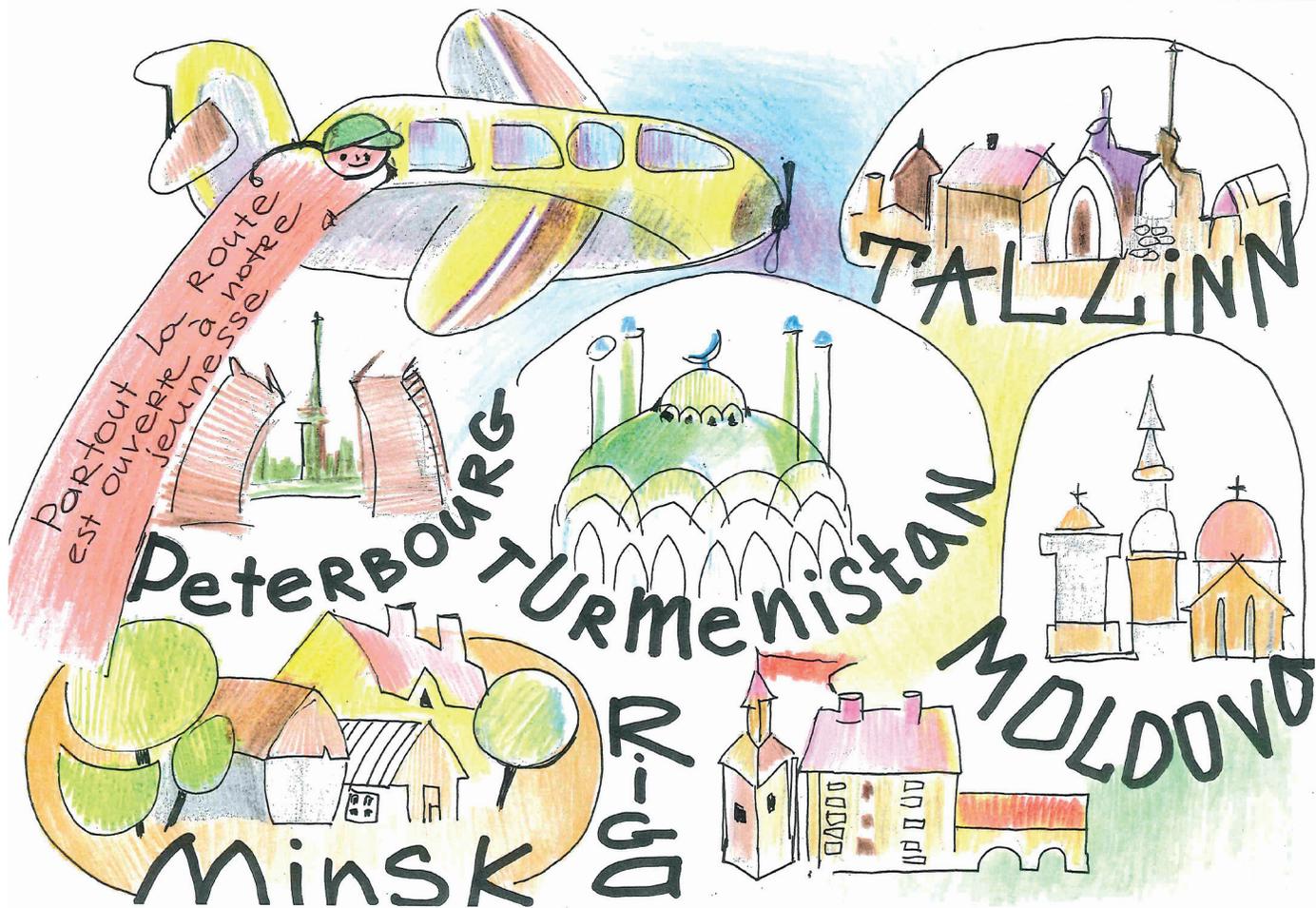
Difficile
à enseigner
- facile au
combat



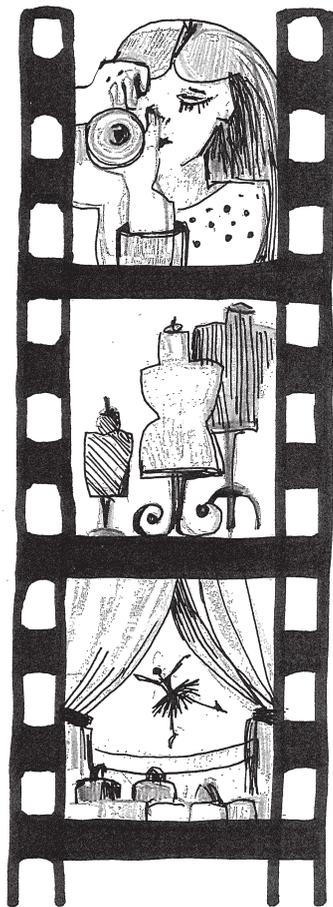


Ma chère capitale **MOSCOU** d'OR





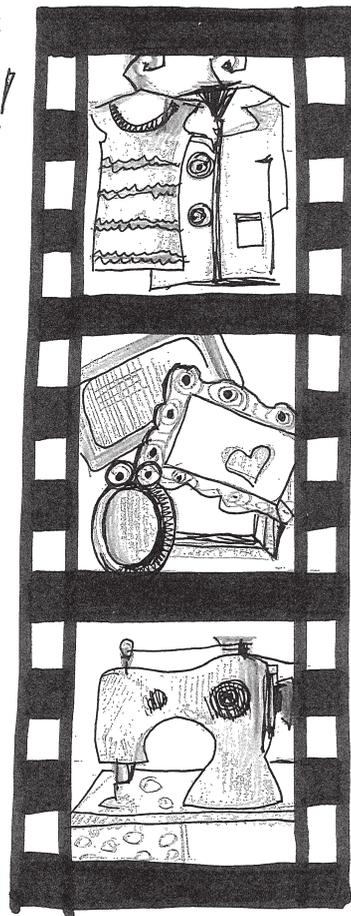


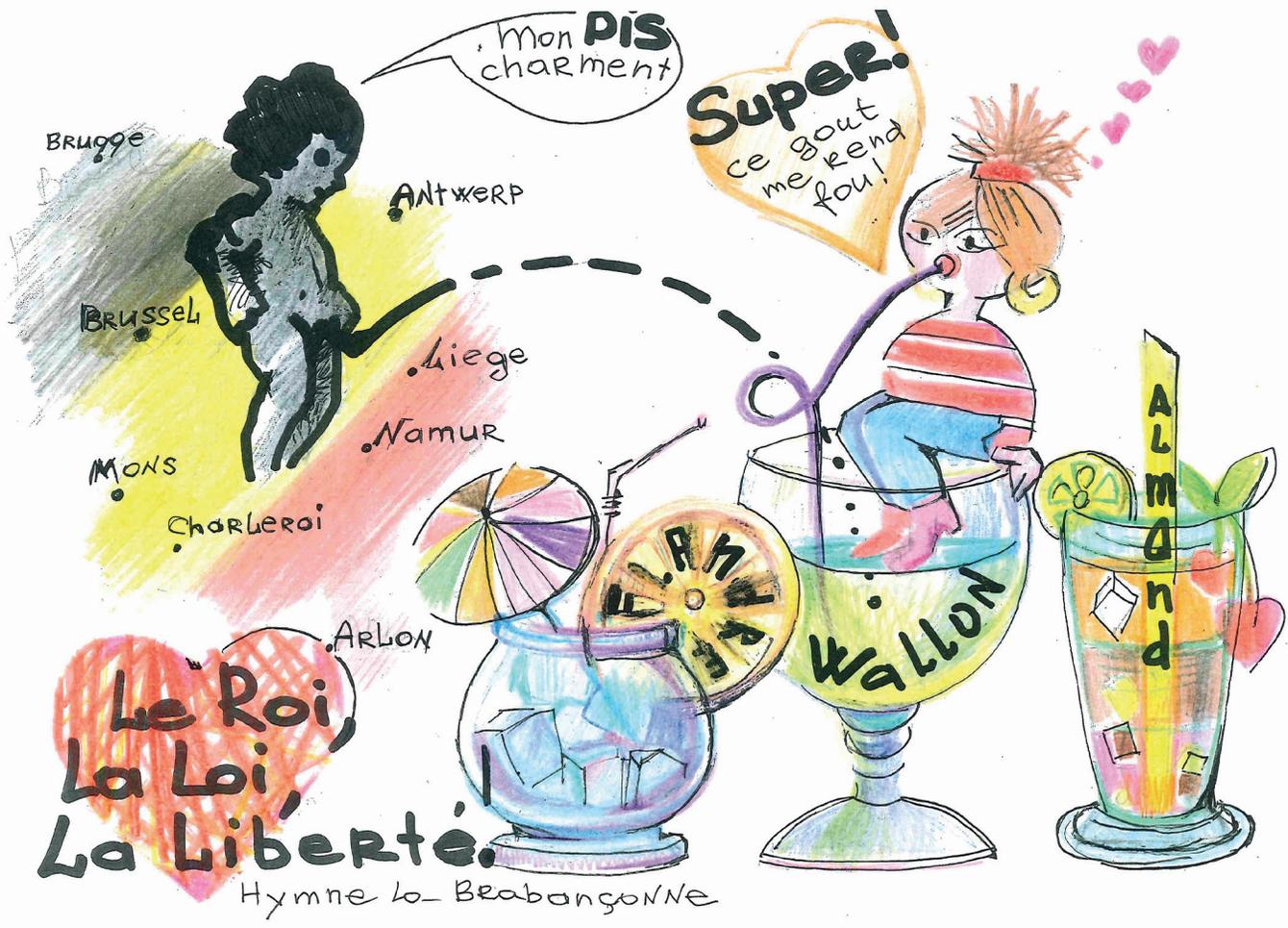


Vous ne pouvez pas
visiter Odessa
Vous devez rester à
Odessa !



**DUC de
Richelieu**









En guise de conclusion

La participation d'un groupe de citoyens issus de différents pays étrangers à la conception et à la publication d'une œuvre centrée sur la culture et l'identité revêt une importance fondamentale, à plusieurs niveaux.

Tout d'abord, cette collaboration permet de donner une voix aux individus souvent marginalisés ou peu représentés dans les œuvres culturelles grand public. En partageant leurs expériences uniques, leurs traditions et leurs perspectives, les immigrés enrichissent le contenu de l'œuvre d'une diversité inestimable. Cette richesse contribue à briser les stéréotypes et à favoriser une meilleure compréhension entre les communautés.

Ensuite, leur implication dans la réalisation de cette œuvre leur offre une opportunité de se reconnecter à leurs propres racines culturelles tout en s'intégrant dans la société d'accueil. Cela crée un espace où ils peuvent explorer et célébrer leur identité, entre leur pays d'origine et leur nouveau pays.

Par ailleurs, si elle atteignait un large public, cette œuvre peut devenir un puissant outil de sensibilisation. Elle a le potentiel de mettre en lumière les défis auxquels les immigrés font face, tels que l'accès au logement, l'apprentissage de la langue ou la bureaucratie, tout en transmettant un message d'espoir et de solidarité. Ces récits humains et universels touchent tous ceux qui les écoutent et peuvent inspirer un changement positif dans les mentalités.

Enfin, cette initiative met en avant l'idée que la culture est vivante et qu'elle évolue à travers les échanges. En intégrant les contributions d'immigrés de divers horizons, l'œuvre souligne l'importance de l'inclusion et de la co-création dans le développement d'une société harmonieuse.



En résumé, la participation des immigrés à une telle initiative ne se limite pas à la création d'une œuvre ; elle représente un acte de transmission, d'intégration et de dialogue interculturel. Leur voix collective, entendue à travers cette œuvre, construit des ponts entre les cultures et montre que, malgré la diversité des origines, nous partageons tous une humanité commune.

Не прекрацайте
МЕЧТАТЬ!

Don't stop
dreaming!

꿈을 멈추지 마세요

N'arrêtez pas de rêver

Nunca dejes de soñar

Non smettete di sognare

لا تقوفن الحلم

Унд ма
кабулари

Mos⁺
nda'loni

bu incetai
le d'èrui

Hayal
kurmayı
birakma

ندم
èndé'vau

Mettre en avant des cultures et des communautés, activer des espaces de réflexion et d'interactions pour penser ensemble nos diversités et leurs développements dans les sphères publiques et privées.

L'objectif de l'activité conjointe CCN/CdC «Un monde, 1001 cultures» est, de décommunautariser la culture, de dé-stéréotyper l'identité.

Interpeller les consciences sur le sens à donner à des constructions identitaires qui sont capables de faire fructifier l'imaginaire collectif de la société, et de dresser des ponts entre les individus, les peuples et les cultures telle est la visée première de notre initiative déployée autour des récits et des parcours

**LE CCN
& LE THÉÂTRE
DE NAMUR**

CdC
Carrefour des Cultures
des singularités
pour une citoyenneté plurielle

WSB
FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES


**NAMUR
CAPITALE**